

Librairies : le prix de l'indépendance

Jean-François Caron

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2009). Librairies : le prix de l'indépendance. *Lettres québécoises*, (136), 13–16.

LIBRAIRES :

le prix de l'indépendance

Les libraires d'aujourd'hui n'ont pas grand-chose de ces hommes taciturnes qu'on imagine retranchés derrière des murailles de livres, à fusiller du regard les intrus entre les meurtrières des rayons. Ils sont énergiques, impliqués, convaincus, et ne démontent pas de leurs principes... ou presque. Petit voyage au village de ces irréductibles qui voudraient bien continuer de se tenir debout face aux géants.

SOMBRE PORTRAIT

En avril 2009, *Le Devoir* annonçait que la chaîne de librairies Raffin, un réseau comprenant cinq librairies (Repentigny, Montréal, Laval et Québec) et trois maisons d'édition — du Roseau, Impact! et Marée haute —, se plaçait sous la protection de la loi contre ses créanciers. En pleine crise économique, un manque de liquidités, conséquence de son développement rapide — Raffin est devenue une chaîne de librairies en moins de cinq ans — ne pardonnerait pas. Il faudrait vendre, pas plus tard qu'en juillet.

Le flambeau fut repris par Martin Granger et Chantal Michel, propriétaires de Promotion du livre SDM, une entreprise spécialisée dans la revente de surplus d'éditeurs qui fournit en livres au rabais les grandes surfaces comme Walmart, Sears et même certaines chaînes comme Archambault... Raffin, troisième librairie à succursales en importance au Québec, gardera la même enseigne. On verra pour le reste.

En juin 2009, l'Observatoire de la culture et des communications du Québec publie des chiffres alarmants¹. Selon l'Institut de la statistique du Québec, après sept années de croissance ininterrompue, pour une moyenne annuelle du taux de croissance de 5,2 % entre 2001 et 2007, on aurait assisté en 2008 à un recul des ventes de livres de l'ordre de 3 %. Selon le même document, le portrait s'assombrirait encore plus pour les libraires indépendants, dont la part de marché serait passée de 36,5 % à 28,2 %, glissant sous le seuil critique du tiers des ventes nationales. On noterait chez ces indépendants un taux de croissance annuel moyen de -2,1 %. Assisterions-nous à l'inéluctable disparition des libraires indépendants ?

APPARENCES TROMPEUSES ?

Selon les quelques libraires questionnés à ce sujet, la situation ne serait pas si dramatique qu'on pourrait le croire. Marie-Hélène Vaugeois (Librairie Vaugeois, Sillery), directrice de l'Association des libraires québécois depuis deux ans, ne semble pas inquiétée outre mesure.

«Présentement, malgré la récession, ça va plutôt bien en librairie. On a réalisé, à la suite des précédentes récessions, que l'un des marchés qui est le moins touché dans le secteur de la culture, c'est le livre. Bien sûr, le livre a un prix, mais en période de récession, pour les gens, c'est quand même moins cher que d'aller au cinéma, ce qui ne dure que deux heures, ou que d'assister à un spectacle ou à une pièce de théâtre... Le livre est quand même touché, personne n'a de grosses augmentations, mais il n'y a pas de baisse significative du chiffre de vente pour le moment.»

Interrogée quant à la diminution notable de la part de marché des librairies indépendantes, la directrice de l'ALQ se montre sceptique: il serait nécessaire, semble-t-il, de relativiser les chiffres présentés par l'Institut de la statistique. Selon M^{me} Vaugeois, la diminution des parts de marché des librairies indépendantes ne correspond pas nécessairement à une baisse de leur chiffre de vente ou à une détérioration de leur situation: «Dans les années où ces études ont été faites, il y a par exemple la librairie Raffin, autrefois une librairie indépendante, qui est devenue un réseau. Ce simple passage d'une catégorie à l'autre fait augmenter la part de marché accordée aux librairies à succursales. C'est aussi des années où les chaînes Renaud-Bray et Archambault se sont beaucoup développées... On imagine que, si elles ouvrent de nouvelles succursales, elles augmentent leur part de marché.» Faut-il croire que les librairies indépendantes, malgré les apparences, soient en bonne posture ?

DEUX CLANS, DEUX MESURES

Le milieu des librairies québécoises a certainement su se réserver quelques acquis avec le temps. La Société des Libraires canadiens, fondée au début de la Révolution tranquille (le 8 août 1960), est devenue officiellement l'Association des libraires du Québec le 23 septembre 1969. Déjà, les objectifs étaient clairs. Il s'agissait «d'établir entre tous les libraires [...] admis des rapports habituels et de bonne confraternité; d'étudier et de défendre les intérêts généraux, économiques et commerciaux de la profession; d'intervenir auprès des éditeurs, des commissionnaires et des libraires-grossistes pour obtenir qu'ils coopèrent avec elle pour la défense et les intérêts du commerce du livre; de constituer, vis-à-vis de l'autorité, une représentation réelle de la profession; de favoriser la diffusion de la culture française au Canada²». Déjà se faisait sentir le manque de reconnaissance du milieu et sa représentation auprès des organes décisionnels.



MARIE-HÉLÈNE VAUGEOIS

Depuis 2003, la mission de l'ALQ est organisée autour de cinq axes de développement: l'information, la promotion, la formation, la médiation et la représentation. Alors que l'ALQ rassemblait 48 membres lors de sa création, au moment de célébrer son 40^e anniversaire, ce nombre a presque doublé pour atteindre 91 membres, dont 86 sont situés au Québec. Elle accueille même dans ses rangs des libraires francophones d'ailleurs au Canada (Colombie-Britannique, Alberta, Ontario, Nouveau-Brunswick) ainsi que des librairies québécoises anglophones.

En quarante ans, la situation de l'Association a certainement évolué. De grands changements ont eu lieu dans ses effectifs autant que dans sa philosophie. La plus grosse chaîne de librairies au Québec, Renaud-Bray, qui compte aujourd'hui 24 magasins, était même membre de l'association jusqu'en 2000, ce qui ne plaisait pas à tous les indépendants. «Il y a eu une période où nous n'avons pas été membres de l'ALQ parce que les gens qui étaient là ne représentaient pas nécessairement ce que je

voulais prôner», avoue Yves Guillet, propriétaire de la librairie Le Fureteur (Saint-Lambert). « Mais nous sommes à nouveau membres depuis plusieurs années. Le fait que l'association défende aujourd'hui les librairies indépendantes a changé bien des choses. Il y a eu une époque où il y avait des responsables de chaînes. On sentait vraiment qu'il y avait deux clans, et les décisions n'allaient pas toujours dans le sens de ce que nous pensions être le mieux pour nous. »

Au cours des dernières années, l'Association des libraires du Québec a traité plusieurs dossiers. On a entre autres travaillé à l'informatisation des librairies : une première phase était réalisée en 2004-2005, puis une seconde en 2007. Les efforts consacrés à ce dossier par l'ALQ pour permettre aux librairies de se munir d'un système de gestion informatisée — elle a assumé toutes les démarches politiques pour obtenir les fonds nécessaires — auront porté leurs fruits. Selon Katherine Fafard, directrice adjointe de l'ALQ, 75 % des librairies québécoises se seraient équipées d'un système de gestion informatisée, alors que seulement 60 % pouvaient s'en vanter en 2001.

LE LIBRAIRE PORTE CONSEIL

Derrière toutes les actions de l'ALQ se trouve généralement un objectif : faire valoir le rôle de conseiller du libraire auprès du grand public. On a entre autres mis sur pied, au cours des dernières années, un Programme d'apprentissage en milieu de travail (PAMT) visant une reconnaissance professionnelle du métier de libraire — les dix premiers libraires certifiés le sont d'ailleurs depuis octobre 2008³.

Un autre moyen a jusqu'ici été fort efficace pour susciter une telle reconnaissance, tant auprès du public qu'auprès des auteurs et des éditeurs : le Prix des libraires, qui existe depuis 16 ans. Cette distinction est accordée chaque année à une œuvre québécoise (assortie d'une bourse de 2000 \$, offerte par le Conseil des arts et des lettres du Québec) et à une œuvre étrangère, toutes deux choisies par des libraires. Selon l'ALQ, le Prix des libraires aurait des retombées immédiates d'environ 3000 exemplaires vendus dans le mois suivant la remise du prix pour le lauréat québécois, et des éditeurs seraient même forcés de prévoir la réimpression de certains ouvrages... Rien à voir, bien sûr, avec la moyenne de 250 000 exemplaires dont la vente est encouragée par le Goncourt mais, parmi les distinctions québécoises, il s'agirait d'une exception : même le Prix du Gouverneur général aurait peu d'effet sur les ventes⁴. Selon l'ALQ, cette différence marquée résulterait de la place stratégique qu'occupe le libraire dans la chaîne du livre : en plus de connaître toute l'offre littéraire, il serait le mieux placé pour connaître les goûts des lecteurs...

HAMEÇONNER LE CLIENT

Pour Denis LeBrun, propriétaire de la librairie Pantoute (Québec), toutes ces initiatives de promotion du métier de libraire — et bien plus — sont devenues nécessaires pour contrer la concurrence des grandes surfaces et de certaines chaînes de librairies. Selon celui à qui l'on doit entre autres la naissance des magazines *Nuit Blanche* et *Le Libraire*, le livre représenterait le plus souvent un appât

pour ces gros joueurs, un investissement visant à séduire une nouvelle clientèle. « Une grande surface se sert des livres comme produit d'appel. Elle décide de ne pas faire d'argent avec ceux qu'elle vend. Dans le cas des chaînes de librairies, Archambault, qui appartient à Quebecor, a la même attitude. Si on veut affaiblir l'ensemble de l'industrie du livre, la meilleure façon, c'est de faire des ventes comme celles-là. Même pour ces commerces, à long terme, ce n'est pas intéressant. Pourtant, c'est une pratique qui fait partie de leur philosophie. »

La question des prix coupés, parfois en deçà du prix coûtant, est un enjeu important dans la situation actuelle troublée par la crise économique. « Les librairies indépendantes vont surtout être touchées par le ralentissement économique parce que, en temps de crise, ceux qui pratiquent les guerres de prix, certaines chaînes et les grandes surfaces, sont encore plus agressifs. Les librairies indépendantes n'ayant pas les moyens d'assumer une guerre de prix, ce sont toujours, dans les crises, les perdantes. Je ne pense pas que les librairies indépendantes vont disparaître demain matin, mais, en temps de crise, c'est sûr qu'on est les premiers touchés. »



LE FURETEUR, UN EXEMPLE D'UNE LIBRAIRIE INDÉPENDANTE ACCUEILLANTE

Cette question préoccupe aussi l'Association des libraires du Québec, dont la présidente, Marie-Hélène Vaugeois (Librairie Vaugeois, Sillery) connaît bien toutes les répercussions d'une telle pratique. « C'est notre plus grosse menace dans l'industrie, surtout chez les librairies indépendantes. Parce qu'une grosse part du marché qui, avant, nous permettait de vivre relativement confortablement, c'étaient les best-sellers. Aujourd'hui, c'est presque disparu de nos chiffres d'affaires. Par exemple, la biographie de Michael Jackson, je ne pensais pas en vendre beaucoup, mais j'en ai vendu encore moins que je le pensais ; probablement qu'il était en super rabais ailleurs. Avant, ça aurait pu être ma vache à lait du mois de juillet. On sait que ce ne sera plus comme ça. Il faut se démarquer autrement. »

LE PLAT DE RÉSISTANCE

L'une des initiatives les plus originales — et sans doute la plus efficace jusqu'à présent — aura été la création du magazine *Le Libraire*. Le premier numéro, paru en novembre 1998, devait simplement souligner le 25^e anniversaire de la librairie Pantoute. Dans ses vingt-huit pages, on trouvait déjà des rubriques comme *Nos libraires craquent*, *les Coups de cœur*, les nouveautés et les entrevues. Cette formule imaginée par le propriétaire de Pantoute, Denis LeBrun, a alors suscité de l'intérêt non seulement chez ses premiers lecteurs, mais aussi chez d'autres libraires indépendants. Des pionniers, qui ont aussitôt remarqué le potentiel du projet, soit les librairies Clément Morin (Trois-Rivières), Le Fureteur (Saint-Lambert) et Les Bouquinistes (Chicoutimi), se sont joints à Pantoute pour fonder ce qui est d'abord devenu un journal puis, à l'automne 2004, un magazine.

Denis LeBrun explique : « On s'est dit qu'il fallait absolument essayer de s'unir pour montrer ce qu'on est, montrer qu'on privilégie la qualité, le fond, la proximité, le service — toutes des choses qu'on ne trouvera jamais dans une grande surface. *Le Libraire* fait partie de ça. On veut rappeler que chaque librairie a des

fonds différents, ce qui garantit une certaine forme de diversité culturelle et permet à plusieurs éditeurs québécois de vivre. Dans une grande surface, il n'y a pas beaucoup de livres, finalement. Il n'y a que les best-sellers qui montent en piles... La littérature québécoise, ce n'est pas que des best-sellers. Les librairies indépendantes sont les dépositaires, en grande partie, des livres québécois qui ne seraient pas capables de survivre sans elles.»

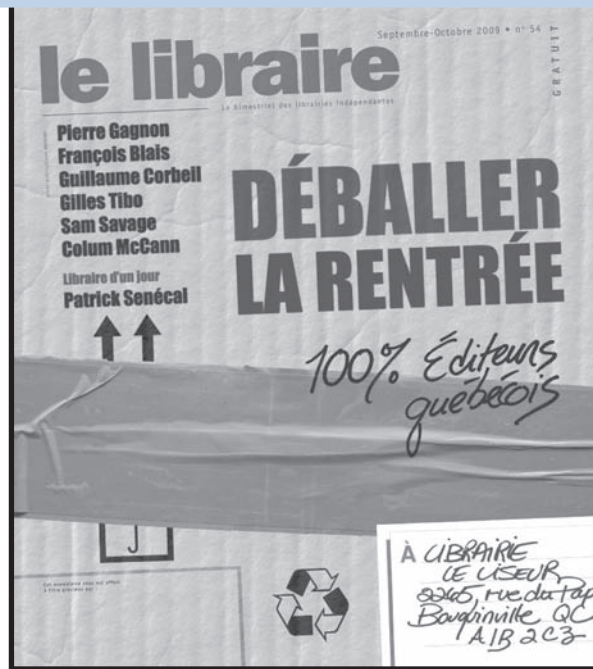
Aujourd'hui, selon la directrice du *Libraire*, Hélène Simard, 75 librairies seraient associées au projet, dont la majorité est située au Québec, mais avec tout de même quelques dépositaires se trouvant au Nouveau-Brunswick et en Ontario. « On essaie de faire la promotion de la littérature québécoise », affirme-t-elle. « Les libraires participants proposent leurs propres livres, mais l'offre étant très grande, il s'agit souvent de livres édités en France ou de ce qu'on qualifie d'étranger au sens très large. Notre équipe de rédaction porte une attention particulière au choix de livres édités au Québec. On cherche à créer un équilibre pour bien représenter l'édition québécoise qui, à notre avis, est aussi riche que l'édition française. »

Avec un tirage moyen de 35 000 exemplaires et une distribution non seulement dans toutes les librairies participantes, mais aussi dans toutes les bibliothèques du Québec (plus de 700 en incluant les points de service), *Le Libraire* est sur une pente ascendante. Malgré la crise économique qui touche durement les médias écrits, le magazine entretient des projets de développement révélateurs. L'organisation du *Libraire* prévoit à moyen terme augmenter sa fréquence de publication à huit numéros par année, contre six actuellement, et seulement quatre lors de sa création. On espère aussi offrir bientôt une publication entièrement en couleur, ce qui serait devenu une demande de plus en plus pressante du milieu (les annonceurs) et des lecteurs. Pour la directrice, cette évolution ne serait rien de moins que nécessaire : « La production québécoise a beaucoup augmenté. Il y a beaucoup plus de livres qui sont publiés qu'il y a dix ans, et on ne parle pas d'il y a vingt ans ! À savoir s'il y a trop de livres ou s'ils sont tous bons, c'est un autre débat, mais il reste qu'il y a davantage de maisons d'édition, davantage de livres, et même si on essaie de couvrir exhaustivement tout ça, c'est impossible. »

L'efficacité du magazine, rassemblant des textes écrits à la fois par des libraires (ce qui est la principale particularité de la revue), des journalistes et des auteurs, semble faire l'unanimité auprès des personnes consultées. Sans doute ce succès n'est-il pas étranger à la mise sur pied d'autres initiatives fondées sur le rapprochement entre les librairies indépendantes.

LA FORCE DU NOMBRE

Au cours des dernières années, on a vu se former une nouvelle force dans le milieu de la vente au détail. Alors que le mandat de l'Association des libraires du Québec est plutôt de représenter ses membres auprès du gouvernement et des autres associations du milieu de la littérature (qu'on pense entre autres à l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec, l'UNEQ, ou à l'Association nationale des éditeurs de livres du Québec, l'ANEL), il fallait une autre organisation pour travailler à leur promotion. C'est ainsi qu'est née la bannière pro-



LE LIBRAIRE, LE MAGAZINE DE 75 LIBRAIRIES ASSOCIÉES

dangers mais dont il faut savoir se servir. Il faut absolument que les librairies soient capables de s'adapter à cette nouvelle réalité. » Pour l'instant, l'initiative semble se situer plutôt au niveau de la recherche et du développement, mais elle est aussi considérée comme un outil de promotion. « Franchement, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de librairies présentement, y compris la nôtre, qui fassent de l'argent avec les ventes par Internet. Ça n'empêche pas qu'il faut développer ce secteur, qu'il faut être capable de se servir de cet outil-là qui va devenir de plus en plus important avec le temps. » LeBrun note toutefois une évolution imprévue de cette expérience : « Les gens qui vont en librairie vont continuer de le faire. Internet, bizarrement, nous amène plutôt une clientèle internationale... »

LE DANGER DE SUCCOMBER

Malgré toutes ces initiatives, sur toutes les lèvres se trouve la même inquiétude. La politique des prix coupés fait mal, très mal, et elle est à la source de certaines dissensions au sein même des LIQ. Parce que la tentation est parfois forte pour plusieurs libraires de jouer le jeu des grandes surfaces et de certaines chaînes de librairies comme Archambault. Yves Guillet (Le Fureteur, Saint-Lambert) relève une importante difficulté : « Certaines librairies indépendantes prônent les prix coupés parce qu'elles sont aux prises dans leur région avec de grandes surfaces comme Walmart, Costco et même Zellers, où les prix sont souvent coupés pour les best-sellers. Ça les incite à réduire eux aussi les prix pour contrer cette concurrence plutôt que de maintenir une ligne de conduite ferme de prix réguliers. Il y a un catalogue de Noël qui est fait chaque année par les LIQ... Ce qui soulève des débats. J'ai toujours soutenu qu'il faut être conséquent. Si on fait des représenta-

tions pour que des chaînes comme Archambault cessent de réduire les prix de manière aussi agressive, ce qui est permis grâce à son intégration verticale dans le réseau de Quebecor, de notre côté, il faut s'en abstenir. Autrement, ça devient une position qui est indéfendable. »

Tous les intervenants consultés s'entendent : la seule solution possible serait une réglementation, que ce soit pour établir un prix unique, ou un prix plancher. « Dans les années 90, il y a eu un gros débat avec Lucien Bouchard,

Les librairies indépendantes sont les dépositaires, en grande partie, des livres québécois qui ne seraient pas capables de survivre sans elles.



LA LIBRAIRIE PANTOUTE DIRIGÉE PAR L'INFATIGABLE ET DYNAMIQUE DENIS LEBRUN

le lucide, pendant un sommet sur la culture... Pour une fois, l'ensemble du milieu du livre, y compris Archambault, s'était mis d'accord pour une réglementation des prix. C'est Lucien Bouchard qui a répondu que c'était impossible en Amérique du Nord. Pourtant, le Mexique, qui est aussi en Amérique du Nord, vient de se doter d'une telle loi... », relate Denis LeBrun. « On sait qu'il y a quelque chose qui va mal dans la chaîne du livre. Quand les temps sont tranquilles, on se dit que tout le monde s'en sort plus ou moins bien... Comme c'est souvent le cas avec les gouvernements, il faudra qu'une véritable crise survienne pour qu'on réagisse. Il faudra peut-être attendre que plusieurs librairies soient menacées de fermeture. Malgré toutes les pressions qu'on fait, on sent que le gouvernement ne reçoit pas notre message. »

La même inquiétude tenaille la directrice de l'ALQ, Marie-Hélène Vaugois : « L'avenir des librairies est fragile. Il faut travailler très fort. S'il n'y avait plus de librairies indépendantes au Québec, c'est toute la diversité littéraire qui n'existerait plus. C'est à l'avantage de tout le monde qu'elles survivent. »

Malgré des acquis de taille et des initiatives originales, voire inédites, malgré tous les efforts fournis pour leur développement et tout l'espoir entretenu pour l'avenir, les libraires indépendants du Québec sentent la fragilité de leur situation. La jungle marchande dans laquelle ils évoluent les oblige à faire preuve de beaucoup d'imagination, mais les solutions élaborées ne semblent pas permettre de réduire le déséquilibre des forces en présence.

On peut retenir son souffle et garder la tête hors de l'eau un certain temps. Mais quand vient le remous... [1]

NOTES

1. *Statistiques en bref*, n° 49, juin 2009, publié par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, Institut de la statistique du Québec, Sainte-Foy, 23 p.

2. Document corporatif intitulé *Bref historique de l'Association des libraires du Québec*.

3. Les 10 premiers libraires certifiés au Québec sont Daniel Dompierre (Le Fureteur), Mariejoe Dubé-Roy (Librairie des Sommets), Joëlle Gagnon (Raffin), Natalie Gagnon (Coopsco Sainte-Foy), Laval Martel (Les Bouquinistes), Rina Olivieri (Olivieri), René Paquin (Clément Morin), Manon Trépanier (Alire), Marie-Hélène Vaugois (Vaugois) et Sylvie Viau (Coopsco des Laurentides).

4. Normand de Bellefeuille, récipiendaire du Prix du Gouverneur général en 2000 pour *La marche de l'aveugle sans son chien*, n'aurait par exemple vendu qu'une centaine de livres après avoir reçu cette distinction. Source : *Les prix canadiens et québécois : un impact discutable*, Jade Bérubé, *La Presse*, 4 novembre 2007.

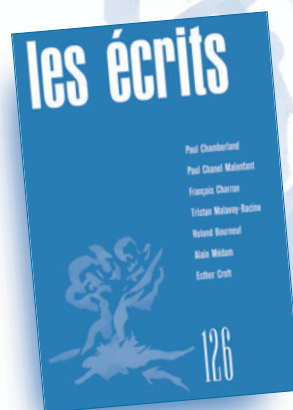
les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 126

AOÛT 2009



Paul Chamberland

Paul Chanel Malenfant

François Charron

Tristan Malavoy-Racine

Roland Bourneuf

Alain Médam

Esther Croft

En vente dans toutes les librairies. Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
 INSTITUTIONS 35 \$
 RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :



les écrits

Case postale 87, Succursale Place du Parc
 Montréal (Québec) H2X 4A3
 Téléphone : (514) 499-2836
 Télécopieur : (514) 499-9954
 lesecrits@videotron.ca